

Fais ce dont tu as envie

L'ŒUVRE DE JAN BROKKEN

Des écrivains plus néerlandais que Jan Brokken (° 1949), cela ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval. J'entends par là non point un auteur appartenant aux Pays-Bas contemporains, mais à des Pays-Bas où ne sévissait pas encore la culture exacerbée du moi: un écrivain sérieux, posé, guidé par l'intégrité, à qui sont échues une solide éthique du travail, une filiation avec le passé de la Réforme et la conscience active d'un idéal de la *Bildung*.

Il est probable que Jan Brokken entrera dans l'histoire de la littérature néerlandaise au titre d'auteur d'œuvres non romanesques, intimement associé à Geert Mark¹, Frank Westerman² et Annejet van der Zijl. Dans ce genre littéraire, il a publié des récits de voyage, des interviews, des reportages, des portraits, des essais, de la prose autobiographique, des ouvrages d'histoire populaire. Voilà qui semble clair comme de l'eau de roche. Cependant, ce cloisonnement entre les genres est une notion floue et partant arbitraire: que l'on pense à son «roman d'une amitié», de caractère autobiographique, *In het huis van de dichter* (Dans la maison du poète, 2008), consacré au pianiste russe Youri Egorov, et qui forme un diptyque avec *Les Âmes baltes*³, une galerie de portraits historico-culturelle qui ne ressortit pas au domaine de la fiction et qui en même temps constitue un brillant ouvrage de référence. De même, son dernier livre en date, *De vergelding* (Les Représailles, 2013), contient-il une reconstruction romancée de l'histoire du village de Rhoon (le meurtre d'un soldat allemand pendant l'Occupation). Jan Brokken, qui est né à Leyde d'un père pasteur, a grandi à Rhoon, et dans son œuvre, où les livres se font l'écho les uns des autres, ce village représente le décor que nous découvri-
ons déjà en détail à la lecture de son tout premier roman *Provincie* (1984) et de son autobiographie *Mijn kleine waanzin* (Ma petite démente, 2004).

Chez Jan Brokken, la fiction est toujours en même temps autre chose que de la fiction, la réalité ne se laisse pas répudier. Que l'on pense à son roman *De droevige kampioen* (Le Champion triste, 1997). Les deux exergues évoquent le lieu où se déroule le récit: l'île de Curaçao, dans la mer des Caraïbes. Jan Brokken cite à ce propos l'écrivain antillais Cola Debrot, qui, lors des violentes émeutes de 1969, écrivait: «Île triste peuple triste / île triste dans le tourbillon / du maelström du maelström / île triste sans interprète.» Les deux premiers des soixante-quinze chapitres nous montrent Riki Marchena à

l'apogée de sa gloire de pongiste, acclamé par l'ensemble de la population curacienne, avant qu'il ne devienne un *choller* (junkie) misérable et crasseux, réduit du fait de son addiction au crack à laver des voitures. Tant Marchena que son île sont donc de tristes champions.

Een droevige kampioen est précédé d'une manière de mise en garde: «Dans ce livre, la plupart des faits sont empruntés à la réalité, mais *De droevige kampioen* est un roman, et tous les personnages sont rendus de telle sorte qu'un quelconque lien avec des personnes existantes est exclu, à l'exception des hommes politiques Papa Godett et Miguel Pourier qui apparaissent sous leur propre nom.» Probablement Jan Brokken entend-il signifier que le décor qui sert de toile de fond au récit - les Antilles de ces quarante dernières années - ne peut être dénoncé comme imaginaire. Point tant parce que ce serait injuste à l'égard d'une documentation solide, mais plutôt parce que l'ouvrage contient une contestation de la situation sociale de l'île qui ne mâche pas ses mots.

L'idée acceptée avec force enthousiasme dans les milieux progressistes selon laquelle la composition démographique de l'île serait un aimable melting-pot racial s'avère une illusion. Aux yeux de toutes les couches de la population, il importe précisément que quelqu'un ait la peau un tantinet plus claire ou plus sombre, de même qu'il est capital de savoir qui *ne sont pas* les ancêtres: «À Curaçao, personne n'échappe à ses origines.» L'allégresse postcoloniale relative à l'indépendance se voit a posteriori tempérée par les faits: «Nous disions vouloir enfin être indépendants et nous ne cessons de mendier de tous les côtés.» La mentalité, en particulier, pose problème, entachée qu'elle est d'une corruption qui est le pain quotidien d'une société antillaise dénuée de morale. Les notes de bas de page au contenu informatif prouvent que la fiabilité historique des faits - afférents au véritable protagoniste: Curaçao - l'emportent aux yeux de l'auteur sur l'imaginaire. Une fois le livre refermé, les mésaventures allégoriques de Riki le cèdent à ce que réclame *De droevige kampioen* - conçu comme un reportage de l'intérieur: que l'on prête attention à la situation tragique d'une société où depuis toujours chacun tente de tirer la couverture à soi sans s'embarrasser «de se salir les mains». Voilà bien un roman à la Jan Brokken.

En dehors des modes

Inspectant son œuvre, j'y cherche de la variété, des fêlures, car ce genre de dissection n'est pas sans offrir des voies d'accès. Mais c'est une démarche qui, chez Jan Brokken, semble plutôt contre nature. En effet, ce qui, sans artifice, unifie son œuvre, c'est un ton personnel, dénué de tout caractère péremptoire. Quoi qu'il écrive - qu'il s'agisse de ses incomparables portraits d'écrivains et d'artistes, d'une mise en accusation par roman interposé comme *De droevige kampioen* ou d'un roman néoromantique tel que *De blinde passagiers* (Les Passagers aveugles, 1995) -, tout prend source dans ce qui l'intéresse, lui. Il fait manifestement ce dont il a envie, se laisse emporter par le courant de ce vaste intérêt, ce qui est perceptible dans son œuvre en dehors des modes.

En dehors des modes, à coup sûr. Nous avons affaire à un romancier au style vieillot et réaliste, qualificatifs aux connotations la plupart du temps insultantes aux Pays-Bas, et ce bien à tort: de toute évidence, on ne se souvient plus que Guy de Maupassant racontait aussi de cette manière. Le roman maritime *De blinde passagiers* n'aurait pu voir



Jan Brokken

photo M. Doornik.

le jour sans la grande estime que Jan Brokken voue à des conteurs tels que Johan Fabricius (1899-1981) et Jan de Hartog (1914-2002). En même temps, je ne suis pas sans entendre dans ce roman le souffle de l'écrivain et diplomate F.C. Terborgh (1902-1981). Le roman en forme d'hommage, donc. On citera aussi, intimement liés, son récit de voyage *Goedenavond, mrs. Rhys* (Bonsoir, Mrs. Rhys, 1992) et les portraits d'artistes et d'écrivains, où se mêlent empathie et admiration, réunis dans le recueil *Spiegels* (Miroirs, 1993).

Le titre de Jan Brokken qui m'est le plus cher, et que le grand public connaît à peine, est son esquisse biographique *Jungle Rudy*. Heureusement, à la faveur de la sortie du best-seller *De vergelding*, il a été réédité en 2014.

Nous sommes en 1975, et le prince consort Bernhard (époux de la reine des Pays-Bas de l'époque, Juliana) est assis aux commandes de l'avion. Sa destination - et celle de la suite nombreuse qui l'accompagne - est, établi dans la jungle du Venezuela, le campement de l'expatrié néerlandais Rudy Truffino, un descendant d'une famille de la noblesse italienne ayant connu des revers de fortune. Truffino est directeur d'une gigan-

tesque réserve naturelle. La rencontre est légendaire. Bernhard est aussitôt impressionné par Truffino. Ce dernier, par contre, fait l'économie des habituels ronds de jambe devant l'altesse royale. «À un certain moment, j'en ai eu plein le dos. Alors je lui ai dit: «Arrête ton char, mon vieux, la Hollande dont tu me parles est un pays à la con, et il vous faut tout un contingent pour le diriger. Tandis que le parc où tu te trouves fait trente mille kilomètres carrés et que je suis tout seul à faire tourner la boutique.»» En «hennissant de rire», Bernhard s'avoua vaincu.

Cette anecdote n'évoque pas seulement le machisme de Bernhard von Lippe-Biesterfeld ou l'aventurier «Jungle Rudy». Elle nous fait comprendre aussi par le biais de quelles normes féodales Truffino voyait le monde et quel respect cela inspirait à Bernhard - deux aristocrates entre eux, bien au-dessus de la loi commune.

Mais Truffino dut partir de l'autre côté de la planète et se détacher de tout ce qui le liait à sa patrie, à son éducation et au milieu familial d'avant sa transformation en «Jungle Rudy». «C'était un être sans compromis, à bien des égards extrême, et il ne pouvait s'entendre qu'avec des personnes obstinées», écrit le réaliste romantique Jan Brokken dans ce compte rendu de son voyage sur les traces de Truffino. Mais «Jungle Rudy» était aussi un grand connaisseur de la flore et de la faune indigènes, l'explorateur de parties de la jungle jusque-là (sauf des Indiens) inconnues - dans tous ces domaines il était une autorité incontestée.

Était, car il n'est plus, désormais. Il a connu une fin tragique. Mort d'une tumeur dans la solitude la plus absolue, au milieu de sa jungle bien-aimée. Jan Brokken a trouvé un beau matériau narratif dans la vie de Truffino. Bien sûr, tout cela est trop beau pour être vrai: Truffino, issu de la classe supérieure néerlandaise d'avant-guerre, avait été exclu de son milieu par suite de la dépravation et des erreurs financières de son père. Renvois de l'école, refus d'étudier, départ pour la Tunisie, après la guerre, où il avait failli perdre la vie. Après quoi on le retrouve animalier au service du dictateur qui sévissait à l'époque en République dominicaine. Ensuite, lors d'un coup d'État, il est arrêté et à deux doigts d'être fusillé. Puis vient le Venezuela, où il commence par travailler comme vendeur ambulancier sans abri, avant de devenir manager d'une entreprise florissante. Un crash dans la jungle, la morsure d'un serpent venimeux, le sauvetage in extremis par des Indiens Pemons. La suite de son histoire aura pour nom «jungle»: «Pour Truffino, la véritable jungle se trouvait loin de la forêt vierge et lorsque le soir tombait, il lisait des choses sur Nostradamus ou des meurtres cauchemardesques à San Francisco et Los Angeles.» La sécurité de la jungle, de la musique classique et des livres à portée de main, le plus loin possible de la foule.

Mais ce qui a également fasciné Jan Brokken en lui, c'est que Truffino a osé entreprendre ce devant quoi lui-même recule. Il était devenu étranger partout, sans pays, sans époque. *Jungle Rudy* est à la fois le récit en prose d'un voyage aventureux et un portrait psychologique. Mais le vrai protagoniste, c'est la jungle elle-même, un lieu où la nature est plus forte que l'homme. Là où les «maîtres de la brousse» sont à l'affût, où une morsure de fourmi peut-être fatale, où les vampires en veulent à votre sang, où circulent des sauriens, où vivent des SS solitaires et où les Indiens aiment se saouler. Des photographies viennent corroborer les faits dans ce reportage magistral de Jan Brokken, où l'on voit Truffino passer de l'état de charmeur à celui de cadavre décharné. C'est la jungle qui a eu le dernier mot.

Du point de vue de la technique, *Jungle Rudy* appartient sans conteste au genre non-fictionnel, les eaux que cet incorrigible calviniste aime à fréquenter. Et que voyons-nous? Dès l'instant où il ne lui faut plus mettre en concurrence un esprit romanesque par trop frivole et les faits qu'il affectionne, il s'affranchit de tout et écrit, paradoxalement, avec l'élan d'un romancier touché par la grâce, ce que, par cette voie détournée, il est aussi. En l'occurrence, le kaléidoscope de la réalité lui suffit

Jeroen Vullings

Rédacteur de l'hebdomadaire «Vrij Nederland» - Critique littéraire.

jeroen.vullings@vn.nl

Traduit du néerlandais par Christian Marcipont.

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 2, 2007, pp. 29-34.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXIII, n° 1, 2004, pp. 78-80, XXXVI, n° 2, 2007, pp. 79-80 et XXXIX, n° 2, 2010, pp. 91-83.
- 3 Titre original : *Baltische zielen*. La traduction française, signée Mireille Cohendy, a paru sous le titre *Les Âmes baltes* aux éditions Denoël de Paris en 2013.

www.janbrokken.nl

Du 21 mars au 8 avril 2015, Jan Brokken sera l'hôte du département de néerlandais de l'université de Paris-IV Sorbonne.